

PRÉFACE DE CHARLES GAVE, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT DES LIBERTÉS

MILTON  
FRIEDMAN  
CAPITALISME  
ET  
LIBERTÉ

«L'UN DES LIVRES LES PLUS INFLUENTS

DEPUIS LA SECONDE GUERRE MONDIALE»

*The Times Literary  
Supplement*

A L I S I O

« La liberté est une plante rare et délicate. »

Milton Friedman

**Et si l'on retournait aux sources de l'économie classique pour penser et trouver des réponses à la situation économique actuelle ?**

Paru pour la première fois en 1962, *Capitalisme et Liberté* est l'un des ouvrages clés de la pensée économique. Écrit sans jargon, il est surtout le premier livre d'économie accessible à tous. Dans ce livre, Milton Friedman défend la liberté économique comme condition nécessaire à toute liberté politique. Il y présente sa propre vision du libéralisme et son analyse pointue est encore et toujours d'actualité. Cela fait de cet ouvrage l'un des livres incontournables du xx<sup>e</sup> siècle.

« L'un des livres les plus influents depuis la Seconde Guerre mondiale. »

*The Times Literary Supplement*

« Qu'on partage ou non les idées de Milton Friedman, la lecture de ce livre roboratif est un *must* pour tout citoyen curieux et intéressé par la réflexion et par des propositions sur la vie de la Cité. Même et peut-être surtout si elles sortent des chemins battus et ne sont pas toujours politiquement correctes, du moins dans notre pays. »

*André Fourçans, professeur d'Économie à l'ESSEC*

« J'envie le lecteur qui grâce à ce livre va découvrir une chose extrêmement rare : une pensée qui libère à la place d'asservir. »

*Charles Gave*

Milton FRIEDMAN (1912-2006) est l'un des économistes américains les plus influents du xx<sup>e</sup> siècle. Par ses nombreux travaux, il a donné une autre vision du libéralisme ; il est, entre autres, à l'origine du courant monétariste (qui prône le retrait de l'État en matière monétaire) et a fondé l'École de Chicago. Le plus remarquable, c'est qu'en dehors d'être un théoricien de renom, il est le premier économiste à avoir su s'adresser au grand public pour lui parler d'économie. Il a reçu le prix Nobel d'Économie en 1976.

Préface de Charles GAVE, économiste et financier, président de l'Institut des Libertés, auteur de nombreux essais dont *Des lions menés par des ânes* et *Sire, surtout ne faites rien !*

*Traduit de l'anglais par A. M. Charno.*

ISBN : 979-10-92928-61-7



20 €  
Prix TTC France

A L I S I O

design : Vincent Verry  
RAYON : ÉCONOMIE





**CAPITALISME  
ET  
LIBERTÉ**

**Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :**

[www.alisio.fr](http://www.alisio.fr)

*Alisio est une marque des éditions Leduc.s*

Titre de l'édition américaine : *Capitalism and Freedom*

© 1962, 1982, 2002 by The University of Chicago

Tous droits réservés

Licensed by The University of Chicago Press, Chicago,  
Illinois, U.S.A. in conjunction with their duly  
appointed agent L'Autre agence.

Traduction française : Éd. Robert Laffont S.A., 1971

Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. M. Charno

Réédition de l'ouvrage du même titre, paru en 2010 aux  
éditions Leduc.s.

© 2018 Alisio, une marque des éditions Leduc.s

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

ISBN : 979-10-92928-61-7

MILTON  
FRIEDMAN  
**CAPITALISME  
ET  
LIBERTÉ**

A L I S I O





*À Janet et David  
et à leurs contemporains,  
qui doivent porter la torche de la liberté  
jusqu'à sa prochaine étape.*

# SOMMAIRE

PRÉFACE DE CHARLES GAVE	11
PRÉFACE 1962	19
PRÉFACE 1982	23
PRÉFACE 2002	29
INTRODUCTION	33
1 – LIBERTÉ ÉCONOMIQUE ET LIBERTÉ POLITIQUE	41
2 – LE RÔLE DU POUVOIR POLITIQUE DANS UNE SOCIÉTÉ LIBRE	61
3 – LE CONTRÔLE DE LA MONNAIE	81
4 – LES ARRANGEMENTS FINANCIERS ET COMMERCIAUX INTERNATIONAUX	105
5 – LA POLITIQUE FISCALE	131

6 – LE RÔLE DU POUVOIR POLITIQUE DANS L'ÉDUCATION	145
7 – CAPITALISME ET DISCRIMINATION RACIALE OU RELIGIEUSE	177
8 – DU MONOPOLE ET DE LA RESPONSABILITÉ SOCIALE DU PATRONAT ET DES SYNDICATS	193
9 – LES PATENTES PROFESSIONNELLES	217
10 – LA DISTRIBUTION ET LA REDISTRIBUTION DES REVENUS	249
11 – LA POLITIQUE SOCIALE	271
12 – L'AIDE AUX ÉCONOMIQUEMENT FAIBLES	291
CONCLUSION	299
TABLE DES MATIÈRES	309



## PRÉFACE DE CHARLES GAVE

### LE MILTON FRIEDMAN QUE J'AI CONNU

Au Moyen-Âge, trois ouvriers sont en train de bâtir un mur. Un passant demande au premier « Que fais-tu ? » et l'ouvrier de répondre, « Je travaille pour pouvoir manger ce soir ».

Le deuxième à qui la même question est posée répond : « Je bâtis un mur ».

Quant au troisième, il répond : « Je bâtis une cathédrale ».

Je rappelle cette petite historiette simplement pour signifier que tout travail ennoblit celui qui s'y livre surtout s'il inscrit ses efforts dans un projet qui le dépasse.

Le merveilleux avec Milton Friedman était que non seulement il était un bâtisseur de cathédrale puisqu'il a créé de toutes pièces une nouvelle branche de l'économie politique, c'est-à-dire une nouvelle façon de regarder le monde pour mieux le comprendre, mais aussi et surtout qu'il était toujours prêt à aider tout un chacun à mettre en chantier sa propre cathédrale.

Et je parle d'expérience.

Au début des années 1970, j'avais lancé avec un ami, Éric Auboyneau, une société de recherche économique (Cecogest) qui s'essayait à comprendre les relations qui unissaient la macroéconomie et les marchés financiers, ce qui a toujours été ma cathédrale à moi – et l'est encore.

Assez rapidement, nous avons eu un peu partout dans le monde plus de trois cent cinquante institutions financières qui devinrent clientes.

L'un de ces clients aux États-Unis connaissait bien Milton Friedman et m'écrivit pour me demander si je pouvais le mettre sur notre liste de diffusion à titre gratuit.

Ce que, flatté, je fis instantanément.

Quelques semaines après, je recevais une lettre du grand homme pour me dire qu'il était d'accord avec tel papier, pas d'accord avec un autre et m'expliquant pourquoi.

Jusqu'à sa mort, ces échanges épistolaires continuèrent, et il fut même assez gentil pour servir de relecteur et corriger mon premier livre (*Des Lions menés par des ânes*) tout en lui donnant une préface.

Et cette anecdote décrit parfaitement le Milton Friedman réel.

En fait, il avait trois caractéristiques éminentes.

- Il était incroyablement disponible pour quiconque cherchait à apprendre ou à comprendre. C'est certainement l'homme le plus socratique que j'ai rencontré, c'est-à-dire

qu'il cherchait à amener chacun de ses interlocuteurs à tirer le meilleur de lui-même.

- Il avait un véritable génie pour expliquer de façon simple les notions les plus compliquées et les rendre accessibles à un public cherchant à s'informer.

- Il avait un esprit totalement ouvert. Contrairement à nombre de ses disciples, il était toujours prêt à changer d'opinion pour peu que son contradicteur lui amène de nouveaux éléments. Je me souviens d'une discussion entre lui et mon fils (qui sortait tout juste de l'université). Cette discussion portait sur la vélocité de la monnaie, et Milton écoutait très attentivement les arguments de ce jeune homme pour conclure qu'en effet, il n'était plus aussi certain qu'il avait pu l'être que la vélocité de la monnaie était une quasi-constante. Inutile de dire ma stupéfaction. Jamais, jamais cet homme n'utilisait l'argument d'autorité, le seul haïssable dans une discussion disait Thomas d'Aquin...

Et ces trois caractéristiques sont totalement visibles dans son premier best-seller mondial, *Capitalisme et Liberté*, que tout honnête homme se doit d'avoir lu au même titre que *La Route de la Servitude*, d'Hayek et *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne.

- Hayek nous expliquait (en 1946 !) qu'en confiant notre sort à l'État et aux apparatchiks, nous terminerions dans des camps de concentration car ceux qui choisissaient la sécurité en abandonnant leurs libertés terminaient toujours en ayant perdu et leur liberté et leur sécurité.

- Soljenitsyne, quant à lui, a montré au monde ce que voulait dire dans la pratique perdre sa liberté et donc sa sécu-

rité et le communisme ne s'est jamais remis de cette exposition en pleine lumière.

- Quant à Milton Friedman, le troisième de ces géants qui ont changé la façon de penser de toute une génération – la mienne –, son propos était tout simple : la Liberté est indivisible et c'est ce qu'il a voulu montrer dans *Capitalisme et Liberté*, l'œuvre qui le fit connaître du grand public.

Et ce livre est tout simplement prodigieux, surtout si l'on considère la date de sa publication. Non seulement l'auteur fait le diagnostic des problèmes à venir, mais en plus il offre des solutions pour que rien de cela ne se passe. On songe à Frederic Bastiat décrivant en 1846 ce qu'allait être la Sécurité Sociale et expliquant pourquoi elle allait faire faillite alors même que notre chère Sécurité Sociale n'allait être créée qu'un siècle plus tard...

Permettez à l'admirateur que je suis de mentionner quelques unes de ces fulgurances.

Le fondement de la pensée de Friedman était que rien n'était impossible si la Liberté Individuelle appuyée sur le Droit régnait comme principe directeur dans un pays.

Tout d'abord, il ne cesse de dire que le capitalisme est une condition nécessaire pour que la Liberté règne dans un pays, mais certainement pas une condition suffisante. Pour gagner le Tour de France, il est nécessaire d'avoir un vélo, mais ce n'est pas une condition suffisante...

En plus, il faut que règne un état de Droit fondé sur le respect de la propriété individuelle et que l'État lui-même soit soumis à la Loi générale.



Et l'État, c'est celui à qui nous avons remis en tant que citoyens le monopole de la violence légitime pour qu'il garantisse notre sécurité.

C'est donc dire que cette violence légitime ne peut s'exercer que dans les domaines où notre sécurité individuelle est en jeu, c'est-à-dire la Défense Nationale, la Police, la Justice et la Diplomatie.

Selon Friedman, toute incursion de l'État en dehors de ces quatre domaines régaliens ne peut qu'amener à des désastres, surtout si on laisse l'État y pénétrer en tant que producteur.

Prescripteur, peut-être, producteur jamais...

En bon monétariste, il commence avec la monnaie et montre que la grande dépression des années 1930 a été créée de toutes pièces par la banque centrale américaine faisant à l'époque exactement le contraire de ce qu'il aurait fallu faire.

Et, en 1962, il annonce tranquillement la vague inflationniste qui allait emporter le monde dix ans plus tard.

Sa solution? Remplacer la banque centrale par un ordinateur faisant croître la masse monétaire de 3 % par an et casser les banques commerciales pour qu'aucune ne soit trop grosse... Le Bitcoin avant l'heure.

Suivent les impôts.

Issu lui-même d'une famille très pauvre, il comprend et admet la nécessité d'une solidarité nationale en faveur des plus démunis. Mais selon lui, elle doit s'exercer en mettant en œuvre un impôt négatif, chacun recevant une somme fixe

qui va en diminuant au fur et à mesure que cette personne se met à gagner de l'argent, ce qui évite les imbécillités du style « salaire minimum » trop élevé qui oblige les travailleurs les plus mal formés à rester au chômage.

Certains partis de gauche ont repris cette idée en la déformant et en la transformant en un revenu universel qui n'est qu'une incitation à la paresse.

De même, il s'éleva avec beaucoup de talent contre la progressivité de l'impôt sur le revenu qu'il assimilait à un vol.

En fait, il fut le créateur et le défenseur de ce que l'on en est venu à appeler la *flat tax*, concept repris aujourd'hui dans de nombreux pays tels la Russie, Hong-Kong, Singapour, et certains pays de l'est de l'Europe, et avec le plus grand succès.

Suit l'éducation.

Il est absolument d'accord pour que le coût de l'éducation soit financé par les impôts mais il ne voit aucune raison pour qu'elle soit prodiguée par des fonctionnaires.

Pour lui, chaque élève doit recevoir un coupon « éducation » à présenter à l'école de SON choix.

Voilà qui briserait le monopole étatique et la dictature syndicale qui plombent notre éducation et dont chacun mesure les bienfaits en France aujourd'hui.

L'idée de base ici est qu'il faut faire la différence entre État prescripteur et État fournisseur. Tout le monde sait que si l'État nationalise le Sahara, alors deux ans plus tard apparaissent des pénuries de sable. Et ce principe peut s'appliquer à la Santé, aux transports, aux retraites ou au logement sans aucune difficulté.

Et donc la solution de Milton Friedman est toujours la même en ce qui concerne les « nouveaux » besoins sociaux : les financer par des impôts, à la rigueur mais ne jamais accepter que l'État devienne un producteur puisque le seul but alors de ceux qui travailleraient pour ces activités serait de détruire la concurrence, en se servant du monopole de la violence légitime à lui accordé.

Et de ces pertes de liberté naissent à chaque fois la tyrannie et la pauvreté.

Mais cet amour de la Liberté ne s'appliquait pas qu'à l'économie.

Dans le domaine sociétal, Milton Friedman s'est violemment opposé au service militaire obligatoire, à la pénalisation de la drogue, aux limites mises à l'immigration et à toute forme de contrôle étatique sur la liberté de l'information et donc bien sûr à tout contrôle des prix et des changes puisque ce sont là des outils d'information essentiels pour tout entrepreneur.

Venons-en à l'essentiel.

Le cœur philosophique du message de Milton Friedman est dans le fond à la fois extraordinairement puissant et extraordinairement simple :

- La liberté individuelle prime tout puisque seul un homme libre peut atteindre son potentiel.
- Cette liberté doit s'appuyer sur le droit de propriété et donc sur le capitalisme.

- Il appartient à l'État à qui a été délégué le monopole de la violence légitime de faire respecter le droit de propriété et l'égalité de tous devant la Loi.

- À tout prix, il faut empêcher que le capitalisme ne dégénère en capitalisme de connivence, ce qui se passe lorsqu'une « mafia » prend le contrôle de la structure étatique et ne peut plus être virée par le vote des citoyens. En ce sens, la dictature de la majorité peut tout à fait amener à une perte de liberté. C'est pour cela que Milton Friedman disait toujours que s'il avait à choisir entre un pays où la majorité était élue au suffrage universel et un autre pays où les citoyens ne votaient pas mais où la Justice était complètement indépendante du pouvoir politique, il choisirait toujours le second.

Or, aujourd'hui et en particulier en Europe, nous sommes rentrés dans une période où le capitalisme de connivence s'est installé partout, surtout à Bruxelles, et sévit comme jamais.

La grande question des années qui viennent est donc : comment allons-nous rendre démocratiques à nouveau les institutions qui nous gouvernent ?

Comment se protéger d'une Justice qui n'est plus rendue en notre nom ?

Milton Friedman a les réponses à toutes les questions que chaque citoyen devrait se poser à ce sujet.

J'envie le lecteur qui grâce à ce livre va découvrir une chose extrêmement rare : une pensée qui libère à la place d'asservir.

Charles Gave

## PRÉFACE 1962

Ce livre est l'aboutissement longtemps différé d'une série de causeries prononcées en juin-1956 à Wabash College, lors d'une conférence dirigée par John Van Sickle et Benjamin Rogge et patronnée par la fondation Volker.

Au cours des années qui suivirent, je me suis adressé sur le même sujet aux participants des conférences Volker dirigées par Arthur Kemp à Claremont College, par Clarence Philbrook à l'université de Caroline du Nord, et par Richard Leftwish à l'université d'État d'Oklahoma. Chaque fois, j'ai traité de ce qui fait ici le contenu des deux premiers chapitres, qui portent sur les principes, puis j'ai appliqué ces principes à un ensemble varié de problèmes spécifiques.

Aux directeurs de ces conférences, je dois non seulement leur invitation à venir y parler, mais surtout leurs critiques, leurs commentaires, et les amicales pressions qu'ils ont exercées sur moi pour que je tente de rédiger un premier état de mes propos. J'ai aussi une dette envers Richard Cornuelle, Kenneth Templeton et Ivan Bierly, de la fondation Volker, qui eurent la charge d'organiser les conférences ; et envers les participants, qui, par leurs interventions incisives, par le profond intérêt

qu'ils ont montré pour les questions débattues, et par leur inextinguible enthousiasme intellectuel, m'ont forcé à repenser plusieurs points de mon exposé et à corriger un certain nombre d'erreurs. Cette série de conférences est à mettre au compte des expériences intellectuelles les plus stimulantes de ma vie. Inutile de dire qu'il n'y a sans doute aucun des directeurs ou des participants qui soit d'accord avec tout ce qui figure dans mon livre. Mais je gage qu'ils ne se refuseront pas à en prendre une part de responsabilité.

Je dois la philosophie qu'exprime cet ouvrage, et beaucoup de détails que l'on y trouvera, à de nombreux collègues, maîtres et amis, au premier rang desquels figure le groupe éminent dont j'ai l'honneur de faire partie à l'université de Chicago : Frank H. Knight, Henry C. Simons, Lloyd W. Mints, Aaron Director, Friedrich A. Hayek et George J. Stigler. Je leur demande de me pardonner l'incapacité où je suis de leur rendre les nombreuses idées qu'ils retrouveront ici. Ils m'ont tant appris, et cela s'est à ce point intégré à ma propre pensée, que je ne saurais comment distinguer dans le cours de mon texte ce que je dois à chacun.

Je n'ose essayer de donner la liste des nombreuses autres personnes auxquelles je suis redevable, de crainte de me montrer injuste en omettant involontairement certains noms. Mais je ne peux m'empêcher de mentionner mes enfants, Janet et David, dont le refus d'accepter quoi que ce soit comme article de foi m'a contraint à parler de questions techniques dans une langue simple et par là à améliorer et ma compréhension du sujet et, je l'espère, ma manière de l'exposer. Je me hâte d'ajouter que, pour eux aussi, s'ils prennent la responsabilité de leurs opinions, il n'est pas question d'identité de vues.

J'ai librement utilisé des travaux déjà publiés. Le chapitre premier est la version revue d'un texte d'abord paru dans

les *Essays in Individuality*, sous la direction de Felix Morley (University of Pennsylvania Press, 1958) et, sous une autre forme encore mais sous le titre qui est le sien aujourd'hui, dans *The New Individualist Review*, Vol. I, n° 1 (avril 1961). Le chapitre 6 est de même la version revue d'un article publié pour la première fois sous le même titre dans *Economics and the Public Interest*, sous la direction de Robert A. Solo (Rutgers University Press, 1955). Certains passages des autres chapitres sont empruntés à plusieurs de mes livres et articles.

Le refrain : « Sans ma femme, ce livre n'aurait pas été écrit » est devenu un lieu commun des préfaces universitaires. Dans le cas présent, il se trouve que c'est littéralement vrai. Ma femme a rassemblé les fragments des diverses conférences, unifié les différentes versions, traduit mon style parlé en quelque chose de plus proche de la langue écrite, et, du début à la fin, a été le moteur qui a permis que le livre soit achevé. C'est une litote que l'assistance dont il est question en page de titre.

Muriel A. Porter, ma secrétaire, m'a été une aide efficace et digne de confiance en temps de besoin, et ma dette est très grande envers elle. Elle a tapé la plus grande partie du manuscrit, ainsi que plusieurs états partiels qui en ont précédé la rédaction définitive.





## PRÉFACE 1982

Les conférences que mon épouse a contribué à mettre en forme pour constituer le présent ouvrage ont été données il y a un quart de siècle. Il est difficile de se figurer aujourd'hui la mentalité qui régnait pendant cette période, même pour ceux qui étaient alors en activité et à plus forte raison pour une bonne moitié de la population actuelle, encore à naître ou âgée d'à peine dix ans à l'époque. Ceux d'entre nous qui s'alarmaient de la menace que faisaient peser sur la liberté et la prospérité la prépondérance croissante du gouvernement, le triomphe de l'État providence et celui des idées keynésiennes n'étaient alors qu'une minorité isolée, qualifiée d'excentrique par la plupart des autres intellectuels.

Même sept ans plus tard, lorsque ce livre parut, les vues qu'il exposait étaient si éloignées du consensus majoritaire qu'il n'eut les honneurs d'une recension dans aucun des grands organes de presse du pays : ni le *New York Times*, ni le *Herald Tribune* – qui était encore publié à New York –, ni le *Chicago Tribune*, ni le *Time*, ni *Newsweek*, ni la *Saturday Review* n'en firent mention ; pourtant l'*Economist* de Londres en rendait compte, ainsi que les principales revues spécialisées. Et il s'agissait là d'un livre adressé au grand public, écrit par un professeur

d'une importante université américaine et qui allait se vendre à plus de 400 000 exemplaires au cours des dix-huit années qui suivirent. Qu'une publication équivalente, faite par un économiste de même calibre, mais favorable à la politique de l'État providence, au socialisme ou au communisme se soit trouvée en butte à une telle censure silencieuse aurait été inconcevable.

L'accueil tout différent que reçut en 1980 *La Liberté du choix* (*Free to Choose*), ouvrage écrit en collaboration avec mon épouse, qui découlait en droite ligne de *Capitalisme et Liberté* et était fondé sur la même philosophie, montre combien le climat intellectuel, en un l'espace d'un quart de siècle, avait changé. Cet ouvrage-là bénéficia dans les plus importants périodiques de comptes rendus critiques souvent longs et détaillés. Non seulement de larges extraits furent reproduits dans *Book Digest*, mais notre livre en fit également la couverture. *La Liberté du choix* se vendit à quelque 400 000 exemplaires reliés aux États-Unis l'année de sa sortie, il fut traduit en douze langues et parut au début de l'année suivante dans une édition de poche grand public.

Une telle inégalité d'accueil ne peut s'expliquer, nous en sommes persuadés, par une différence de qualité dans le contenu des deux ouvrages. Le premier, *Capitalisme et Liberté*, est en réalité le plus philosophique et abstrait des deux, donc le plus fondamental. *La Liberté du choix*, comme nous le disions dans sa préface, expose « les rouages d'un mécanisme plutôt qu'une structure théorique » ; il le complète plutôt qu'il ne s'y substitue. Superficiellement, la différence semble tenir au pouvoir de la télévision. *La Liberté du choix* était conçu pour accompagner notre série documentaire du même nom, dont le succès a sans nul doute contribué à lancer le livre.

Cette explication est toutefois superficielle, car l'existence et le succès de la série télévisée témoignent en eux-mêmes du

changement des mentalités. Personne ne nous aurait jamais demandé dans les années 1960 de réaliser une série documentaire comme *La Liberté du choix*, et les sponsors en auraient été fort peu nombreux, voire inexistantes. À supposer même qu'elle ait vu le jour, elle n'aurait pas suscité un grand écho. Non, l'accueil de l'ouvrage et le succès de l'émission télévisée ont été l'un et l'autre la conséquence de l'évolution des opinions. Même si les idées présentées dans les deux ouvrages sont encore loin de faire l'objet d'un consensus, au moins sont-elles à présent respectées par la communauté intellectuelle, et très probablement devenues presque banales aux yeux du grand public.

L'évolution des mentalités n'est pourtant pas due à la publication du présent ouvrage ni des nombreux autres s'inscrivant dans la même ligne philosophique, tels que *La Route de la servitude* (*The Road to Serfdom*, 1944) et *La Constitution de la liberté* (*Constitution of Liberty*, 1960) de Friedrich A. Hayek. Il n'est que de parcourir l'appel à contributions lancé pour le colloque « Capitalisme, socialisme and démocratie » organisé en 1978 sous les auspices du magazine *Commentary* pour s'en convaincre : « L'idée qu'il puisse exister un lien inéluctable entre capitalisme et démocratie a récemment commencé à devenir plausible aux yeux d'un certain nombre d'intellectuels qui auraient jadis considéré un tel point de vue non seulement comme erroné, mais comme politiquement dangereux », y lit-on entre autres. Ma propre communication à ce colloque consista à lire un long passage de *Capitalisme et Liberté*, suivi d'un plus bref extrait de l'œuvre d'Adam Smith, avec cette invite en guise de conclusion : « Bienvenue à bord<sup>1</sup> ! » Cependant, même en 1978, sur les vingt-cinq autres intervenants du colloque, neuf seulement se prononcèrent

---

1 Cf. *Commentary*, avril 1978, p. 29-71.

plutôt favorablement à l'égard du message principal porté par *Capitalisme et Liberté*.

C'est par l'expérience vécue que fut induit le changement d'opinion, non par la théorie. L'intelligentsia qui naguère fondait tous ses espoirs sur la Chine et la Russie avait déchanté. La Grande-Bretagne dont le socialisme fabien avait exercé une forte influence sur les penseurs américains connaissait de graves difficultés. Chez nous, les intellectuels, toujours adeptes du *Big Government* et en grande majorité favorables au parti démocrate, avaient perdu leurs illusions dans la guerre du Vietnam, en particulier à cause du rôle qu'y avaient joué les présidents Kennedy et Johnson. Nombre des grands programmes de réforme – bien-être social, logements sociaux, soutien aux syndicats, déségrégation des établissements scolaires, aide fédérale à l'éducation, mesures d'embauche antidiscriminatoires, tous ces vieux chevaux de bataille – avaient fait long feu. Comme pour le reste de la population, leur porte-monnaie s'amincissait sous l'effet de l'inflation et de la charge fiscale. Ce sont ces phénomènes, et non l'argumentation persuasive d'ouvrages théoriques ou leurs grands principes, qui expliquent qu'on soit passé de l'accablante défaite de Barry Goldwater en 1964 à l'écrasante victoire de Ronald Reagan en 1980 – deux hommes aux programmes et aux messages pourtant fondamentalement similaires.

Quel est alors le rôle d'ouvrages tels que celui-ci ? Il est double, à mon avis. D'abord, c'est celui d'alimenter le débat. Comme nous l'écrivions dans la préface de *La Liberté du choix*, « la seule personne qui ait vraiment le pouvoir de vous persuader, c'est vous-même. Tournez et retournez à loisir ces questions dans votre esprit, examinez-en le pour et le contre, laissez-les mijoter, puis, après mûre réflexion, transformez en convictions vos inclinations ».